

DAUMIER

Le révolté au grand cœur



Portrait de Daumier jeune, par Jeanron.

Quelques admirateurs célébrèrent, en février 1908, le centenaire du grand artiste que fut Honoré Daumier. Le 9 août de la même année, à l'invitation de M. Bescherelle, maire de Valmondois, un groupe d'artistes et d'écrivains rendit hommage à celui qui vécut là ses derniers jours dans la maison que Corot lui avait achetée. Le 11 février 1929, la Municipalité de Paris inaugura une plaque commémorative sur l'immeuble du 9 quai d'Anjou où Daumier habita de 1846 à 1863. Cette plaque avait été apposée par les soins de la Société des Dessinateurs Humoristes.

Ainsi, l'opinion bourgeoise avait quelque peu tardé à élever Daumier à son rang. Il fallut attendre toutes ces années pour reconnaître le talent de ce génial visionnaire dont pas un instant "l'idée de la gloire ne semble avoir effleuré l'âme" (1); de celui qui s'éleva contre la royauté bourgeoise de Louis-Philippe, l'intolérance impériale ou les jésuites de l'assemblée de Versailles, de celui qui sublima les révolutions de 1830, 1848 et 1871, en un mot de Daumier le Révolté.

(1) d'après Claude-Roger Marx.

— Il paraît décidément que mon gaillard est un grand scélérat... (Les gens de justice)



Les débuts

Daumier était un enfant du peuple. Il naquit à Marseille le 26 février 1808. Jean-Baptiste Daumier, son père, simple vitrier mais aussi poète, vint bientôt s'établir à Paris pour y chercher fortune. Là, Honoré fut placé comme clerc chez un huissier. Il en conservera une violente aversion pour les *gens de justice* qu'il stigmatisera plus tard si cruellement. Après un court passage comme commis de librairie, il prit ses premières leçons chez Alexandre Lenoir, le fondateur du *Musée des monuments français*, qui avait trouvé chez le jeune homme une indiscutable vocation pour le dessin. Las de ce travail fastidieux, Daumier découvrit alors la lithographie et surtout le dessin irrévérérencieux des Pigal, Henri Monnier, Grandville ou Decamps. Avant de devenir le "Grand" Daumier, il gagna sa vie en plaçant pour son propre compte, des alphabets et des sujets de romances qu'il lithographiait pour la bonne bourgeoisie. A cette époque, vers 1828, il suivait assidûment les cours de l'académie tenue par Boudin, s'initiant à l'étude du corps humain et gagnait son premier argent en réalisant

une enseigne de sage-femme. Confronté aux duretés de la vie, son esprit vif et son goût de la liberté le rangeront du côté de ceux qui désobéissent.

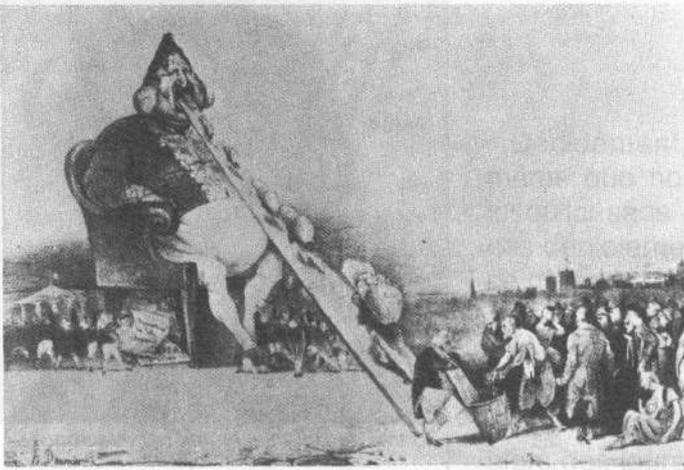
Et bientôt, en 1830, les "Trois Glorieuses" permirent à une génération avide de liberté de se révéler. Daumier, républicain dans l'âme, résolut de se consacrer à défendre, à sa manière, cet idéal de liberté, d'humanité et de justice qui jamais, en lui, ne s'éteindra.

La monarchie de juillet

Louis-Philippe Ier, le roi des Français, avait succédé au roi de France Charles X qui s'était enfui en Angleterre. La presse, jouissait à ce moment d'une relative liberté d'expression; elle allait

Louis-Philippe et Monsieur Thiers, caricature à propos du vote des fonds secrets.





Gargantua

prendre la suite des barricades pour conquérir de nouvelles libertés, car le parti républicain, animé par Arago, considérait Louis-Philippe d'Orléans comme un usurpateur, et des feuilles comme *Le Mouvement* d'Achille Roche, *La Tribune* de Germain Sarrut, *La Révolution de 1830* de Reybaud et Thouret, *Le National*, d'Armand Carrel, attaquaient avec une violence inouïe le nouveau monarque.

Honoré Daumier, qui publiait déjà dans *La Silhouette* de timides dessins inspirés de Raffet, se consacra alors au dessin politique. Il croque *Les victimes de la Révolution*, puis *Pauvres moutons ! Ah ! vous aurez beau faire, toujours on vous tondra !* où l'on voit Louis-Philippe en berger tondant avec ardeur des moutons à cocarde révolutionnaire. La célèbre maison Aubert lui édita une série de planches dont une

Portrait de Daumier sous le second Empire.

C'était un homme de forte carrure, à la tête un peu grosse, au nez retroussé, au front haut et large, aux cheveux longs et rejetés en arrière et à la barbe en collier, selon la mode du temps. Au premier abord il évoquait ces bons bourgeois qu'il peignait avec tant d'acuité, mais son regard spirituel et doux, d'une force de pénétration extraordinaire, sa bouche fine et gracieuse donnaient à sa physionomie, où rayonnait une grande bonté, un caractère bien particulier. Il était gauche et timide; mais d'une timidité stupéfiante, d'une timidité qui n'avait d'égale que sa générosité, demeurée légendaire.

Extrait du livre de Carlo Rim : Honoré Daumier, page 39.

page remarquable, *Le Patrouillotisme chassant le patriotisme au Palais-Royal*, allusion aux événements du 22 décembre 1830. Cette planche attira l'attention du républicain Philippon, le directeur de *la Caricature* qui engagea Daumier sur le champ. Ses planches, qui parurent d'abord sous le pseudonyme de Rogelin, voisinaient avec les textes d'Honoré de Balzac, et c'est là que s'exprima sa véritable personnalité : il raille avec une bonhomie retoutable et s'élève contre l'hypocrisie et l'injustice de ce monde.

Les masques de 1831, qui étaient des portraits-charges d'hommes politiques, remportèrent un très grand succès; ils furent la plus terrible des satires contre les laideurs physiques et morales des bourgeois profiteurs de 1830 : Royer-Collard en mannequin vêtu d'une défroque de pair de France, Guizot, au col haut et solennel, Thiers, avec son air de fouine. Une série de caricatures sur le roi, sa famille et ses ministres fit grand bruit et finit par inquiéter le pouvoir. Philippon, dans *La Caricature*, réjouit la France entière lorsqu'il représenta les phases de la métamorphose de la poire, devenant, à l'aide de quelques traits, la tête même du roi. C'est alors que commença la répression, et Philippon de dire : "Au lieu de pépins, la poire donne des amandes !..."

A Sainte-Pélagie

Et le 30 août 1832, on arrêta Daumier, condamné à six mois de prison et 300 francs d'amende pour la caricature intitulée : *Gargantua*. Cette planche représentait le roi, ventripotent, assis sur un fauteuil percé et dévorant à belles dents les pièces d'or que lui déversaient des personnages dont leurs hottes étaient pleines et qui se transformaient, une fois digérées, en une avalanche de décorations, bre-

vets, bâtons de maréchaux, avidement recueillis. Mais le sursis qu'il avait obtenu lui fut supprimé lorsqu'il eut l'audace de faire paraître *Les Blanchisseuses*, lithographie dans laquelle le préfet de police Gisquet était représenté lavant le drapeau tricolore en compagnie d'Argoult et du maréchal Soult, en se plaignant de ne pouvoir faire partir "ce diable de rouge".

Maintenant Daumier, qui purge sa peine à Sainte-Pélagie, sera tout à fait célèbre. On entassait alors les prisonniers politiques dans les divers corps de la prison. Armand Marrast l'un des détenus raconte que le soir, peu avant "l'heure des verrous", tous les républicains disaient leur "prière du soir" : "A la tombée du jour, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent, réunis par la religion de l'égalité, et, venant avec joie lui rendre hommage, tous placés au hasard, s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires. Un des assistants entonne le *Chant du Départ*; bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain. On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté (...). Tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifier ! c'est beau ! c'est grand ! Puis vient la *Parisienne*, puis *La Marseillaise*. Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et bientôt, on entend, au bas de chaque pavillon, une grosse voix s'écrier avec force : "La fermeture !" Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi."

"Les blanchisseuses"





"Ne vous y frottez pas !" Caricature pour la liberté de la Presse.



"Enfoncé, Lafayette !"

Daumier n'eût pas trop à se plaindre de la "Pension Gisquet". De là, il dessina une série fantaisiste, *l'Imagination*, que Ramelet lithographiait pour *Le Charivari*. A sa sortie de prison, en janvier 1833, Daumier se lança dans la lutte politique. Confronté à ses camarades Devéria et Gavarni, dessinateurs de salon préférés par la bourgeoisie de l'époque, Daumier s'attira la sympathie du peuple qui fut ravi d'avoir trouvé en lui un artiste qui sût exprimer sa rancœur et sa haine avec tant de courage.

Les cinq planches de l'Association mensuelle lithographique.

De 1833 à 1835, Daumier publia des planches où les plus grands sont ridiculisés (Royer-Collard, de Kératry, Lobau, Thiers...) et où les événements les plus dramatiques sont immortalisés. Quelques lithographies ne parurent pas dans la *Caricature* proprement dite; harcelé par le parquet, Philipon, pour payer les amendes qui pleuvaient sur son journal, avait publié de grandes planches supplémentaires, dont le recueil prit le nom d'*Association mensuelle lithographique*. La première planche, *Très hauts et puissants mou-*

tards et moutardes légitimes représente les enfants de la famille d'Orléans. La seconde planche, *Ne vous y frottez pas !*, défend la liberté de la Presse, elle fut présentée le 5 juin 1834. Puis parut la fameuse planche *Enfoncé Lafayette, attrape mon vieux !* à la gloire de La Fayette qui venait de s'éteindre (20 mai 1834), et qui était devenu le symbole de l'unanime déception du nouveau régime. Une foule immense avait accompagné son idole jusqu'au petit cimetière de Picpus malgré le gouvernement qui, craignant une émeute, avait voulu en faire une manifestation strictement officielle. Car le 13 avril 1834, faisant suite à la seconde insurrection lyonnaise, des barricades s'élevaient dans Paris, et la troupe royaliste avait réprimé ce mouvement avec une aveugle férocité : au 12 de la rue Transnonain, particulièrement, où elle massacra tous ses habitants. L'artiste publia alors sa quatrième planche, la plus tragique, celle qui commémore cet événement, intitulée tout simplement *Rue Transnonain, le 15 avril 1834*. Il y exprime l'horreur de la tuerie par une page admirable de composition et de lumière : quatre cadavres, le grand-père, le père, la mère et l'enfant, éparés à travers une pauvre

chambre miséreuse. Enfin parut le *Ventre législatif* (*aspect des bancs ministériels de la Chambre improstituée de 1834*) caricature grinçante des ministres de l'époque : Guizot, Thiers, de Broglie, d'Argout, de Rigny... Cette lithographie critique de la Chambre censitaire devait connaître un succès sans précédent.

Daumier, en dehors de cette série, créa d'autres planches aussi sévères vis-à-vis du pouvoir, telle cette lithographie où l'on voit Louis-Philippe dialoguer avec un juge devant la couchette d'un détenu à l'agonie : *Celui-là, on peut le mettre en liberté, il n'est plus dangereux*.

La répression

En 1835, on fusille encore et on sabre les manifestants : Daumier montre trois morts des journées de juillet à demi sortis de leurs tombes dont l'un d'eux regarde avec stupeur les soldats qui sabrent et les processions qui défilent; et ces martyrs de s'écrier : *C'était bien la peine de nous faire tuer !*. Ce fut parmi ses derniers dessins politiques de l'époque, car les lois de septembre ayant supprimé la liberté de la Presse,

Rue Transnonain, la plus célèbre des lithographies de l'artiste.



Le ventre législatif.





Clinique du Docteur Robert-Macaire :

— Eh bien !
Messieurs,
vous l'avez vu,
cette opération
qu'on disait
impossible
a parfaitement
réussi...
— Mais, monsieur,
la malade est morte...
— Qu'importe !
Elle serait
bien plus morte
sans l'opération.

Charles Philippon.

Né à Lyon en 1800, il est le fils d'un marchand de papiers peints, parent de la célèbre Madame Roland. Il vint à Paris en 1819 et entra dans l'atelier de Gros, où il eut pour condisciples Decamps et Bonnington. Après un bref retour à Lyon, il retrouve la capitale en 1823 où il vit en dessinant pour les imagiers. Il s'était lié avec des écrivains libéraux lorsqu'il fit venir son beau-frère Aubert avec lequel il fonda en 1830 la maison connue sous ce nom. Après la Révolution de 1830, il fit paraître les premières caricatures politiques et créa la *Caricature* qui comprenait une simple feuille de texte et deux belles planches de dimensions exceptionnelles et devint rapidement un véritable pamphlet contre les hommes au pouvoir.

Le 1er novembre 1832, il fonda le *Charivari* dont il fut six ans directeur et qu'il vendit, en 1842, à une société d'actionnaires. Charles Philippon créa le *Robert Macaire*, en collaboration avec Daumier; le *Musée pour rire* (1839-1840) avec Louis Huart, Maurice Alhoy etc...; le *Journal pour rire* (1849), qui devint, en 1857, le *Journal amusant*; le *Musée anglo-français* (1854), avec Gustave Doré. Outre ses articles et ses dessins parus dans ses journaux, on lui doit des brochures politiques comme *Aux prolétaires* paru en 1838 ou la *Physiologie du flaneur* en 1842. Il meurt à Paris en 1862

La *Caricature*, qui en était à son 251ème numéro, cessa de paraître.

Philippon, qui ne pouvait plus faire de politique, créa alors *Le Charivari*. C'est dans cette revue que Daumier fit ses débuts dans les croquis de moeurs. Le dessinateur Monnier avait déjà créé son *Joseph Prudhomme*, bourgeois ridicule et Gavarni avait imaginé *Thomas Vireloque*, mendiant et philosophe pendant que Traviès réjouissait avec *Mayeux* le bossu. Daumier allait créer son célèbre personnage, *Robert Macaire*, support des critiques du monde financier alors en proie aux spéculations de toutes sortes. Chaque krach, scandale ou procès financier retentissant fit l'objet d'une lithographie dont la série reconstituée, offre un sérieux témoignage des moeurs financières de cette époque. A

"Voilà une femme qui, à l'heure solennelle où nous sommes, s'occupe bêtement de ses enfants..." (série "Les Divorceuses")



ce sujet, il faut préciser que les longues légendes de ces dessins étaient de Philippon, quoique Daumier affirmait : "La légende est bien inutile. Si mon dessin ne vous révèle rien, c'est qu'il est mauvais; la légende ne le rendra pas meilleur. S'il est bon, vous le comprenez bien tout seul".

Daumier étudiait ses modèles en réalisant des maquettes en terre glaise qu'il sculptait de mémoire et qu'il redessinait en laissant dans son œuvre la perfection des volumes et la subtilité de l'éclairage. Technique particulière qui n'a malheureusement laissé que peu de traces, car la plupart de ces œuvres ont disparu, il subsiste, entre autres, deux sculptures remarquables : *Les Emigrants*, et *Ratapail*, l'agent demi-solde du Prince-Président popularisé en 1850.

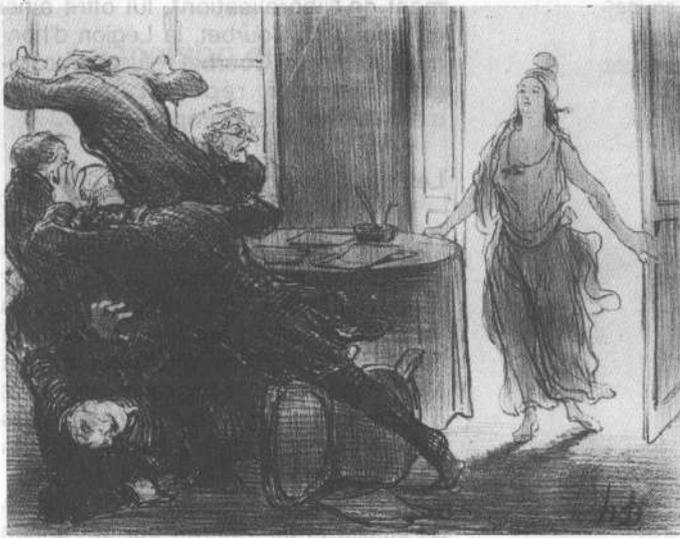


— Ma femme, t'as tort de me blâmer...

Modeste, Daumier aimait fréquenter le bon peuple dont il traduira la bonne humeur narquoise. Mais il ridiculiserait le bourgeois notamment dans les *Gens de Justice* où "il sut, en quelques planches implacables, venger à sa manière tous les malheureux qu'un sort inclement avait jetés dans les griffes de ces fauves somnolents" (2).

Il dessinait "vrai", s'inscrivant dans le courant réaliste, et ses *Baigneuses*, où les maigres, aux genoux pointus et à la poitrine plate, voisinent avec les grasses, aux chairs alourdies, lui attirèrent aussitôt les protestations des "classiques". Il s'attaqua aux *Bas-Bleus*, aux *Divorceuses*, puis à l'*Histoire ancienne* que Beaudelaire commentait ainsi dans ses *Curiosités esthétiques* : "Daumier s'est abattu brutalement sur l'antiquité, sur la fausse antiquité — car nul ne sent mieux que lui les grandeurs anciennes — il a craché dessus, et le bouillant Achille et le prudent Ulysse, et la sage Pénélope, et Télémaque, ce grand

(2)Carlo Rim.



"Dernier conseil des ex ministres"

dadais, et la belle Hélène, qui perdit Troie, et tous enfin nous apparaissent dans une laideur bouffonne qui rappelle ces vieilles carcasses d'acteurs tragiques, prenant une prise de tabac dans les coulisses". Cette charge contre les poncifs de l'Ecole classique éleva, bien entendu, leurs protestations indignées.

La Révolution de 1848

Soudain, la Révolution de 1848 éclata. Elle permit à Daumier de redevenir le polémiste des années 30 grâce à la liberté de la presse reconquise. Dans le *Dernier conseil des ex ministres*, une jeune République, coiffée du bonnet phrygien apparaît dans la lumière, et les ministres du roi déchu se sauvent, se bousculent, affolés. Et dans un autre dessin, un *Gamin de Paris*, un peu

voyou, se vautre sur le trône abandonné. (voir couverture)

Daumier s'en prend à la coalition cléricalle et monarchique qui menace la République, en attaquant directement des hommes comme Montalembert et Veuillot.

Mais il s'en prend aussi aux *Banqueurs*, avec le garde national Rifolard qui, "n'étant pas sorti de chez lui pendant les cinq journées de juin, ne peut résister au désir de se montrer; malgré les larmes de sa femme et de ses enfants, il prend son fusil pour courir à un banquet en province".

Puis c'est le tour des *Femmes socialistes* qu'il tourne en dérision, femmes qui délaissent la famille pour le club. Ces critiques contre les féministes allaient lui attirer la colère des *suffragettes* qui menacèrent de corriger

"La République"



l'audacieux caricaturiste, et firent parfois voler en éclat les vitrines où ces dessins étaient exposés.

Mais la Révolution lui permit aussi de peindre une radieuse *République de 48* offrant à ses enfants sa mamelle de mère, symbole d'une démocratie qui devait sombrer bientôt.

Le clairvoyant Daumier dénonce aussi, dans ses lithographies, le travail souterrain de l'agent impérialiste *Ratapoil*, bravache, efflanqué, sinistre, tordant sa moustache, agitant son gourdin, portrait typique de ceux qui préparent la venue de Louis-Napoléon.

L'Empire

Le Second Empire rétablit le silence dans la presse. Daumier en souffrait cruellement et voua à l'Empereur une



...Les femmes qui délaissent la famille

Ratapoil





"La soupe"

haine tenace. L'artiste avait publié coup sur coup : *Les Représentants représentés*, *Les Alarmistes*, *Les Banqueteurs*, œuvres dans lesquelles sa "griffe" avait perdu un peu d'ardeur. Peut-être las de la lithographie, il se consacra alors à la peinture dont les œuvres, sans être parfaites, représentèrent avec humour mais surtout avec amour, les spectacles de la vie quotidienne. Artiste de vérité, il se pencha sur l'existence fruste des petites gens aussi bien que sur le comportement égoïste du collectionneur, comme le montrent le *Wagon de troisième classe* et l'*Amateur d'estampes*.

En 1862, sous l'Empire, incompris de ce nouveau monde qui refusait la provocation, Daumier se trouva dans une

gêne cruelle. Les journaux lui fermèrent leurs portes car ses bois, qui paraissaient dans *Le Monde illustré*, provoquaient des désabonnements.

Il était heureusement entouré d'amis, car son modeste atelier au 9 du quai d'Anjou — qu'il habitait depuis 1846 — était le rendez-vous permanent des peintres Corot, Courbet et Delacroix, du sculpteur Geoffroy-Dechaume ou de l'animalier Barye. Il se lia d'amitié avec Théodore Banville, Théophile Gautier, Beaudelaire, Michelet. Et sa compagne "Didine", Marie-Alexandrine Dassy, simple couturière, lui tiendra compagnie jusqu'à sa mort.

En 1864, alors qu'il avait dû reprendre sa collaboration au *Charivari*, le gouvernement de l'Empire, dans son mouve-

ment de "libéralisation", lui offrit ainsi qu'à son ami Courbet, la Légion d'honneur. Alors que Courbet refusa avec fracas, Daumier répondit modestement : "Merci, je suis trop vieux !...".

Les dernières œuvres

La fin de l'Empire et le retour à la République, lui permirent de s'exprimer à nouveau avec toute la fougue qu'on lui connaissait. Il fustigea d'abord la guerre dans le *Rêve de Bismarck* où la Mort montre au loin les cadavres épars à travers la plaine. Puis il exprima les regrets du paysan regardant sa maison en ruine dans *C'est pourtant pas pour ça que j'avions voté oui !* (par allusion au plébiscite de 1869). Pour lui l'année 1871, ce fut *La maudite !* : l'année des assassinats collectifs de la Commune qu'il représente comme un lugubre corbillard que conduit la Mort. Dans *Voyons, Monsieur Réac, il y en a pourtant bien assez !* Daumier montra sa désapprobation de la repression de la Commune et de la réaction versaillaise.

Mais, comme le peuple, il fut déçu de la nouvelle Assemblée nationale, et reprocha aux Jésuites de revenir en force dans une lithographie grinçante, *Une invasion remplace l'autre*, où armés d'un goupillon en casse-tête, les jésuites arrivent tandis que s'éloignent les casques à pointe. Il représenta la France blessée qui, de son lit, regarde "Basile" et les politiciens de la monarchie cambrioler ses armoires et s'écrie :

"Voyons, Monsieur Réac, il y en a pourtant bien assez !" (30 mars 1871)

"Les jésuites arrivent !" (*Une invasion remplace l'autre*)



La maison de Corot

Lorsque sa vue menacée l'obligea à abandonner la lithographie, Daumier connut des jours de misère. Il quitta Paris pour le village de Valmondois où il loua une petite maison au père Geudé, maître maçon. Celui-ci, n'ayant pas encaissé un seul terme depuis des mois, menaçait d'expulser son locataire. C'est alors que Corot, informé de la situation, acheta la maison, et écrivit à son ami, le jour de sa fête, cette lettre émouvante :

*Mon vieux camarade,
J'avais à Valmondois, près de l'Isle Adam, un maisonnette dont je ne sais que faire. Il m'est venu à l'idée de te l'offrir et comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez le notaire. Ce n'est pas pour toi que je fais cela, c'est pour embêter ton propriétaire.
A toi, Corot.*

Ces gens là me croient déjà morte ! Profondément anticlérical, Daumier, dans une de ses dernières lithographies représenta un jésuite tendant à la France un fusil pour une nouvelle guerre destinée à rétablir le pouvoir temporel et lui ordonnant : *Va te faire achever pour moi !*

Sa dernière lithographie, à la veille de procès Bazaine, rassemble, à la porte du conseil de guerre, la foule des témoins : squelettes de soldats, de

femmes, d'enfants farouchement accusateurs. Cette dernière oeuvre ne parut pas, car l'opportunisme de la presse d'alors n'osa la publier.

La fin de l'artiste

En 1872, l'artiste commençait à perdre la vue et sans le geste généreux de son ami Corot, il serait mort dans la misère. Le satiriste impitoyable de toutes les tyrannies, de toutes les

exploitations et de toutes les injustices fut enterré civilement, selon son désir, dans la presque indifférence, en présence de ses seuls amis artistes le 14 février 1879. L'enterrement devant avoir lieu aux frais de l'Etat, la presse réactionnaire cria au scandale, il n'en coûta pourtant que douze francs à la nation.

Un an plus tard, le 16 avril 1880, selon le vœux qu'il avait exprimé, son corps fut transporté au Père-Lachaise ou il repose auprès de ses amis Corot et Daubigny. Là, Etienne Carjat prononça ces paroles : "La tendresse de Daumier pour le peuple, n'eut d'égale que sa générosité..".

Raymond Carré



*"A tous les cœurs
biens nés
que la patrie
est chère !.."*

*"Va te faire
achever
pour moi !"*



Bibliographie.

- Victor Charbonnel, *Honoré Daumier, artiste républicain*. La Raison 1908.
- Raymond Escholier, *Daumier*, Ed. Louis-Michaud 1913.
- Francis Carco, *Les Humoristes*, A. Michel 1921.
- Arsène Alexandre, *Daumier*, Editions Rieder 1928.
- Carlo Rim, *Honoré Daumier, son oeuvre*. Nouvelle Revue Critique 1929.
- Les humoristes*. Bulletin de la Sté des dessinateurs humoristes 1930.
- Jean Cherpin, *Daumier et le théâtre*. Bibliothèque du T.N.P. 1958.
- Daumier et ses amis républicains*. Catalogue de l'exposition au musée Cantini à Marseille 1979.
- Maximilien Gauthier, *Daumier*, Collection des maîtres (s.d.)